

M E H D I Y A Z D A N I K H O R R A M

N O U R R I
P A R L E S A N G

O U
R O U G E N O I R

*Roman traduit du persan (Iran)
par Nahal Tajadod*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Les vers inscrits sur la tombe de Nasser Soukhteh (page 31)
sont extraits d'un poème de Hafez, *Le Divân*,
traduction de Charles Henri de Fouchécour, Verdier, 2006.

La couverture de *Nourri par le sang*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Khoonkhordeh
Khorram, Mehdi Yazdani

© 2018, Nashre-Cheshmeh Publishing House, Téhéran, Iran.
© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Voici un roman qui rappelle une journée ;
Une journée de l'automne 1998...

*Le Seigneur est mon berger,
je ne manque de rien.
Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,
car ton bâton me guide...*

Psaumes de David

Es-tu avec moi ? L'es-tu ?

Georges Louis Swann

(1914-1991)

*Jésus, Fils unique de Dieu ! Lors de ta résurrection,
rappelle-toi l'âme ensommeillée du défunt.*

Inscription funéraire,

dont le nom est effacé

(1324, Dôme de Soltaniyeh)

Le sang est la monture de l'âme.

Seyyed Esmail Jorjani

J'insiste une nouvelle fois sur le fait que les noms, les lieux, les vies, les esprits, les morts et les couleurs de ce roman sont tous vrais.

Toute ressemblance entre ces épisodes et les lecteurs est volontaire.

Quiconque croit qu'il s'agit de sa propre histoire sera sauvé.

Amen.

Zéro

Au début, le sang...

Un sang qui avançait lent et serein sur l'aspérité de l'asphalte. Il se diluait dans une flaque d'eau et se répandait. Un sang noirâtre avec des veines rouge clair qui se déversait sur le bitume et s'écoulait vers le bord cimenté du caniveau. L'avenue était habillée de sang. Un sang qui avait coulé, à travers une brèche de ciment, dans le caniveau à sec où un chat mort gisait, pas encore puant. Un vieux chat trépassé aux poils imbibés du sang de l'avenue. Les poils couleur de terre... Puis, des bruits se levèrent. Des traces de pas dans le sang. Un homme glissa dans la mare ensanglantée de l'avenue. Un autre prit peur et recula. Un brouhaha. Sur le trottoir, les gens épiaient et prenaient des photos. Ce matin d'automne, ils regardaient le sang qui tapissait toutes les fissures de l'asphalte et pénétrait le sol...

Le temps était gris et sans pluie. Des nuages chétifs. Au-dessus de l'avenue couverte de sang et d'hommes avec leur portable à la main, au-dessus de la vieille rampe rouillée, près de la croix de la petite église Sainte-Marie, sur l'avenue verdoyante du quartier de

Narmak, étaient assis deux esprits. Tranquillement, ils regardaient le sang qui souillait l'avenue. Il était sept, huit heures du matin, un samedi de début novembre. L'esprit du poète épris de liberté regarda le dernier point de soudure au pied de la petite croix de l'église Sainte-Marie secouée par le vent et demanda : « À ton avis, il reste encore quelque chose dans mes veines ? »

L'esprit maléfique et pustuleux, cherchant à gratter son aile, dit : « Laisse-nous tranquilles au petit matin. C'est fini pour toi, tu es poussière. Fini. *Fatiha*.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Pourquoi tu dis n'importe quoi ?

— Je sais. Parce que je dois savoir. »

L'esprit du poète épris de liberté qui rêvait depuis des années de thé noir aux pétales de rose et d'une bonne cigarette parfumée, observa la bagarre entre les deux hommes qui saignaient et demanda : « Qui est le coupable ?

— C'est évident, le motard, le livreur de sang. Il roulait comme une bête... »

Le motard avait empoigné le conducteur du fourgon d'eau minérale de Damavand. Il criait et voulait savoir pourquoi l'autre avait tourné si brutalement devant sa moto. Pour éviter les écoliers, le motard s'était laissé renverser. Au diable l'eau minérale... Mais le sang, c'était du O négatif... O négatif. « Pourquoi l'O négatif est si rare ? »

Las, l'esprit maléfique et pustuleux détourna le visage et répondit à l'esprit du poète épris de liberté : « Parce qu'y en a peu. » Il observa de nouveau la croix

de la petite église abandonnée de l'avenue verdoyante ainsi que la bagarre entre le motard et le camionneur. La boîte non scellée du transport de sang s'était renversée. Les poches O négatif, mais également A, B et O positif avaient explosé et se mêlaient à l'eau minérale. À présent, devant la bouche de métro de l'avenue verdoyante, un sang dilué coulait sous les voitures et se déversait dans le caniveau à sec où gisait un chat mort. Le conducteur du fourgon immatriculé à Ispahan conduisait avec le permis de son demi-frère. Ni jeune ni vieux, il avait jeté à terre le livreur de sang, qui, à son tour, traîna son agresseur sur le bitume sanglant et glissant.

L'esprit maléfique et pustuleux s'agita et chuchota : « Il a merdé. Une telle quantité d'O négatif gâchée. » L'esprit du poète épris de liberté qui espérait encore que sa tombe au vieux cimetière d'Ebn Babouyeh ne soit pas détruite à cause d'un projet autoroutier, dit : « C'était la faute au fourgon. Il n'a pas vu la moto... Quel dommage pour toute cette eau. »

Le long grincement de la croix sous le vent attira leur attention vers l'arrière. Ils regardèrent la cour poussiéreuse de l'église, le bassin vide, les vitres brisées de la maison du gardien. Le vent attaqua le dernier point de soudure de la croix.

Un étudiant de vingt-huit ans, Mohsen Meftah, impatient, incertain, piétina dans le sang coagulé vers la bouche de métro de l'avenue verdoyante du quartier de Narmak. Mohsen Meftah : un sac en faux cuir marron, de grandes lunettes, un corps misérable et

des cheveux clairsemés. Les deux esprits fixèrent l'empreinte de ses chaussures bon marché qui aspiraient l'eau et le sang et en imprégnaient probablement ses chaussettes bleu marine. Ses pieds nageaient dans le sang. Il s'approcha des deux hommes qui se tordaient dans le mélange d'eau et de sang, entre les bouteilles d'eau minérale, quelques poches de sang avec des inscriptions en anglais et la moto renversée au milieu de l'avenue. Les voitures ne bougeaient pas. Il réalisa qu'il était bloqué entre le sang, l'eau, deux hommes se battant, une foule avec des portables à la main, et une femme qui hurlait que l'avenue avait été souillée... Mohsen Meftah était en retard. Il se glissa entre le pare-chocs avant d'une Pride et le pare-chocs arrière d'une Peugeot 206 pour atteindre le trottoir d'en face, devant la bouche de métro. Il s'arrêta et regarda la chaussée. La trace de ses chaussures imprégnées de sang s'estompait au fur et à mesure qu'il avançait. Les deux esprits continuèrent à observer cette empreinte jusqu'à la disparition de Mohsen dans le métro. Puis ils examinèrent de nouveau l'avenue.

Étudiant en langue et littérature arabe, en master à l'université de Téhéran, Mohsen Meftah se dirigea rapidement vers l'escalator. Il se maudit d'avoir dormi tard la veille. Comment pouvait-il à présent gérer son temps pour s'occuper de toutes les tombes ? Il mit les pieds sur les sillons de l'escalator. Devant lui, une femme portait un manteau avec les mots « la reine de tous les temps ». Ils s'engloutirent dans les profondeurs.

Un étudiant pauvre et solitaire à Téhéran en 2015 ressemble à tous les maigres, accroupis et tremblants étudiants en sciences humaines. L'Histoire regorge d'étudiants en lettres, en histoire et en politique qui s'échinent dans le bâtiment et qui poursuivent leur rêve en donnant de l'espoir à leurs successeurs dans les salles de classe : « le futur proche en arabe... » Mohsen prononça ces mots à haute voix et pénétra dans le wagon qui devait le mener au carrefour Vali Asr et de là au cimetière de Behesht Zahra.

C'était un samedi... Les samedis, il était toujours plus occupé. Les jeudis, il n'avait aucun travail sur place. Il pensait que les morts se sentent toujours plus seuls en début de semaine. Mohsen Meftah avait un planning bien établi. Il se faisait rémunérer pour accomplir des prières sur les tombes : le Coran et le *Mafatih*.

Une fois à la maison, il rattrapait les prières et les jeûnes non accomplis de ses clients : un métier familial. Son père, enterré deux ans auparavant, récitait lui aussi le Coran au vieux cimetière d'Ebn Babouyeh. Il emmenait le petit Mohsen avec lui sur les tombes. Les familles respectables appréciaient la qualité de leur travail. À la mort du père, le fils lui succéda et demanda une année sabbatique à l'université afin de mieux s'adapter à sa nouvelle vie.

Mohsen Meftah était un homme d'aujourd'hui. Mais pour lui, les morts attendaient des paroles de répit et de salut. Son père lui disait toujours : « Les mots allègent un vivant. Imagine ce qu'ils peuvent

faire pour un mort. » Mohsen avait dédié les samedis aux visites des clients du cimetière. Leurs familles étaient convaincues qu'une parole lointaine ne valait pas une prière prononcée au pied d'un tombeau rempli de cadavres. Ils croyaient que les pierres tombales devaient être nettoyées et séchées au grand air. Récemment, Mohsen Meftah avait offert à Dieu cent douze jours de jeûne qui manquaient à la pratique d'un homme de cinquante ans, mort pendant son sommeil d'une crise cardiaque.

Alors qu'il marchait avec incertitude le long de l'avenue sanglante, il se disait qu'il laverait ses chaussures au cimetière et se purifierait. Il n'était pas pratiquant. Mais grâce à cet argent légitimement gagné, il finirait dans les temps et avec mention son master sur *L'influence de la poésie de Mutannabi sur Adonis du point de vue imaginaire*. Puis il resterait six mois avec sa mère, vivant de ses économies, afin de préparer sa demande d'admission en doctorat de langue arabe à l'université de Beyrouth. Il rêvassait encore quand il arriva à la station bondée de Toupkhaneh et courut vers la ligne rouge, la ligne 1. La ligne qui conduisait au cimetière.

Dans le chaos d'un train qui allait vers le cimetière, il songea à Beyrouth. Sa main gauche tenait la barre grise et sa main droite fermement le sac. Son père veillait à ce que Mohsen articulât correctement les lettres. Il ne lui arrivait jamais de réciter la sourate *al-Hamd* sans les accents nécessaires ou de prononcer les mots du *Yasin*, notamment le *th* de *lithundhira* de manière

négligente. Car il savait que *lithundhira* pouvait avoir d'autres sens en arabe. Avec trente-cinq mille tomans par jour pour le jeûne et deux mille tomans pour deux fractions de prière, Mohsen Meftah ne trichait pas. Il était furieux de toute cette poussière et ce sang dans ses souliers et ses chaussettes bleu marine. Les samedis, il devait visiter des tombes qui nécessitaient un soin particulier. À la station Molavi, une place se libéra. Une fois assis, il sortit son téléphone du sac et l'alluma. Un Huawei vert de cent trente mille tomans qui contenait le programme hebdomadaire de Mohsen Meftah. Il ouvrit le fichier de novembre 2015 :

Nom	Parcelle	Rang	Tombe	Nettoyage	Sourate	Informations
Rasoul Pourebrahim	133	12	11	eau de rose	sourates <i>al-Hamd</i> et <i>Yasin</i>	salut de Faezeh et de Fatemeh
Fatemeh Seyf Nouri	212	3	16	double eau de rose	Sourate <i>al-Hamd</i> , trois fois <i>Ayat al-Kursi</i>	l'éloge de Ashoura
Leyla Zomorodi	278	1	21	eau et eau de rose	<i>al-Hamd</i> trois fois, les quatre <i>qul</i> de la prière, onze fois	les quatre remémorations de Dieu, trois tiges de rose
Arezou Soltani	300	—	—	eau	sourates <i>al-Hamd</i> et <i>Yasin</i>	—
Nasser	160	6	1	eau	sourates <i>al-Hamd</i> et <i>al-Fath</i> , trois fois	deux tiges de rose ou de chrysanthème

Nom	Parcelle	Rang	Tombe	Nettoyage	Sourate	Informations
Massoud	160	6	2	eau	sourates <i>al-Hamd</i> et <i>an-Nas</i> , trois fois	deux tiges de rose ou de chrysanthème
Mansour	160	6	3	eau	sourates <i>al-Hamd</i> et <i>al-Falaq</i> , trois fois	deux tiges de rose ou de chrysanthème
Mahmoud	160	6	4	eau	sourates <i>al-Hamd</i> et <i>al-Asr</i> , trois fois	deux tiges de rose ou de chrysanthème
Taher	160	6	5	eau	sourates <i>al-Hamd</i> et Joseph, trois fois	deux tiges de rose ou de chrysanthème

Il hésitait à se rendre sur la parcelle 133, puis à revenir sur la 160. Mais le service des cinq frères de la 160 était chronophage. S'il commençait par eux, en fin de matinée, il manquerait de temps pour les autres. D'autant qu'il devait réciter, pour la dernière tombe, la longue sourate de Joseph. La lecture accomplie, il se sentait vidé... Il maudit le diable. Depuis deux ans, il psalmodiait le Coran pour ces cinq frères et recevait la rémunération sur sa carte de la banque Parsian. Pour certains morts, il n'avait lu le Coran que pendant trois mois. Mais ces cinq tombes le secouraient et le nourrissaient depuis deux bonnes années.

Il éteignit le téléphone, le mit dans la poche de sa veste, leva la tête et vit qu'il y avait moins de monde.

Debout, quelques-uns étaient plongés dans leurs portables. L'air stagnait entre eux, aussi gris que les vitres du wagon. Il se frotta les yeux et respira profondément pour se débarrasser de la scène maudite du matin. Il se rappela le sang collé aux semelles de ses chaussures et rétracta les orteils. Les samedis étaient stressants. La mère des cinq frères Soukhteh lui avait recommandé de commencer par l'aîné avec les prières dévotionnelles. Elle avait dit : « Mon enfant le mérite vraiment. » Leur père citait Shaykh Mufid : « Si le lecteur ne lit pas le Coran du fond du cœur, au jour de la résurrection, il apparaîtra avec un crâne blanc et un visage décharné. Il effraiera les fidèles mais aussi les habitants de l'enfer... » Dès qu'il se rappelait la sentence de Shaykh Mufid, il frottait son visage émacié et tâtait les os proéminents et fermes de sa mâchoire. Son voisin lisait un volumineux magazine. Il y jeta un coup d'œil. Une interview avec le philosophe Daryush Shayegan. Mohsen le connaissait et ça le mit de bonne humeur. Il regarda de l'autre côté. Un jeune de son âge le fixait et ça le perturba. En prêtant attention, il aperçut un fil blanc reliant l'intérieur de la veste à l'oreille. Le regard du jeune n'avait pas d'âme : vide et immergé dans la musique. Mohsen avait un timing précis pour les tombes de la famille Soukhteh. Il terminait avec eux. Réciter la sourate *al-Hamd* trois fois plus une sourate différente pour chacun et laver leurs tombes avec de l'eau prenait du temps. À l'origine de cette bonne affaire – due à une vieille connaissance du voisinage –, sa mère lui avait demandé de bien tra-

vailer. Aussi, Mohsen n'hésitait-il pas à mettre tout son savoir dans la prononciation des mots arabes. Les yeux à moitié fermés, il appuyait de l'index sur les tombes pour faire pénétrer les mots et gagner licitement son argent. Mohsen Meftah avait jusqu'à la fin de l'hiver pour terminer sa présentation et défendre son mémoire au cours de l'été. Six mois d'isolement et puis un doctorat à l'université de Téhéran et la bourse universitaire de Beyrouth... De nouveau, le rêve s'empara de son esprit. Dès qu'il s'approchait de la station du cimetière, le fantôme reprenait vie. On dirait que les morts échauffaient ses songes. Il entra dans le grand cimetière avec la tête pleine du golfe de Beyrouth et des cafés où l'on pouvait passer la nuit à étudier en commandant une seule tasse de thé. Rêve qui prit ailes et plumes avec la mort de son père.

Le père avait l'intention de développer son métier. Si son âge le permettait, il voulait louer un kiosque au vieux cimetière d'Ebn Babouyeh, vendre lui-même de l'eau de rose, des fleurs, des gâteaux et embaucher un ou deux assistants. Finalement, il obtint le kiosque avec un loyer très élevé, il y proposait aux touristes les bustes du poète Mirzadeh Eshghi, du célèbre lutteur Takhti et du Premier ministre Mossadegh. Mais il était têtue et n'acceptait pas le déclin d'Ebn Babouyeh. Il n'admettait pas qu'un cimetière exige de nouveaux morts, que sans de nouveaux morts, il n'y a pas de gagne-pain. Mohsen tenta de dissuader son père de mettre toutes ses économies – récoltées au prix d'une vie de récitation du Coran – dans ce kiosque isolé,

avec pour clients quatre touristes en mal du vieux Téhéran. Le vieil homme ne voulut rien entendre et se fâcha avec son fils. Les morts d'Ebn Babouyeh ne l'avaient pas bien traité. L'usage des lanternes était désuet. Les aînés mouraient et ne dépensaient plus d'argent pour égayer l'âme de leurs parents et couvrir les trois millions sept cent mille tomans que coûtait le kiosque. Il fumait cigarette sur cigarette et dépoussiérait les Mossadegh, Takhti et Eshghi. Il avait de jeunes rivaux qui récitaient le Coran sans aucun respect pour ses cinquante ans d'expérience. Une fois même, ils l'avaient bousculé devant un client qui, après trente ans, voulait se rendre sur la tombe dégradée d'un oncle. Cigarette sur cigarette. Il fit une crise cardiaque et, avant de parvenir à l'hôpital, il alla à la rencontre de Dieu. Avec beaucoup de dettes et de problèmes...

Mohsen, qui était en deuxième année à l'université et commençait à porter des jeans et des chemises colorées, s'occupa des affaires de son père. En deux ans, il régla les vingt millions de tomans de dette. Il repeignit la maison pourrie de Narmak et isola le toit. La maison était petite, soixante-dix mètres carrés, avec une cour mignonne d'où l'on pouvait voir la croix rouillée de l'église Sainte-Marie. Un jour son cerf-volant s'y accrocha. Mohsen dévala plusieurs toits et, cherchant à le libérer, la déstabilisa. S'ensuivit une dispute entre le père Arsen et son propre père au sujet de la soudure de la croix, une gifle du paternel, obligé de dépenser l'argent de la récitation du Coran pour

la réparation d'une croix arménienne et une exhortation pour que lui, Mohsen, accomplît vaillamment ses prières dans la mosquée Pedar Sani.

Mohsen lança encore son cerf-volant dans le ciel. Il fit un fil assez long pour éviter la croix fraîchement soudée, repeinte en blanc par le père Arsen, et éviter le nez-à-nez avec Yorik le boiteux, le fou du quartier, domicilié dans un coin de la maison du gardien et prétendument homme à tout faire de l'église. Mohsen n'avait pas vu Yorik le boiteux depuis des années. Il y avait une rumeur selon laquelle, violemment battu, il était tombé et avait rendu l'âme dans un petit ruisseau de Seyyed Khandan, son pied handicapé tremblotant jusqu'au dernier soupir. Il murmura la prière des morts pour Yorik qui poursuivait les petits dans le quartier avec un bâton, les insultait en arménien et déjeunait de pain bolki et de chips au maïs. Avec la pénurie du pain bolki, il se contenta de la mie des baguettes françaises. Il prenait la baguette, la fendait en deux et avalait la mie blanche, chaude et humide. Ensuite, il jetait la croûte...

Une bise froide soufflait. En haut de l'escalator, Mohsen comprit que le sang, la poussière et l'eau avaient pénétré ses chaussettes bleu marine. Ça le dégoûta. Il cogna la semelle de ses chaussures contre le mur de la station presque déserte. Une ou deux personnes le saluèrent et l'une d'elles l'aborda. C'était Reza. Depuis un an, il travaillait dans la salle de purification du cimetière. Il avait contracté un prêt pour déménager de Kahrizak vers Molavi. Mohsen le voyait

dans le métro. Ils avaient sympathisé et échangé leurs coordonnées. Reza disposait du thé dans le vestiaire. Avec le vent de novembre, seul ce thé bien infusé pouvait encourager Mohsen à visiter ses morts.

Ils pénétrèrent dans le vestiaire. Reza dit : « Hier, on était foutu. La porte de la réserve s'est bloquée, avec tous les linceaux à l'intérieur. Un vendredi et tous ces morts sur les bras.

— Et alors ?

— Rien. Ils ont ouvert la porte avec un pied-de-biche. Mais il y a eu de grosses bagarres. »

Reza fixa la vapeur douce du thé se perdant dans la brume lointaine qui enveloppait la pièce. Il tira le sucrier et montra ses bottes à Mohsen : « On vient de me les donner. Ils disent que ça vient d'Israël : inusable. »

Mohsen ne voulut pas le contrarier. Les bottes étaient bien d'Israël mais ce n'était pas celles en caoutchouc à bordure jaune et semelles striées qui empêchaient de glisser pendant la toilette des morts.

Le thé était bien chaud et la tasse de Mohsen, apportée de chez lui, décorée de l'insigne bleu de l'université de Téhéran, pleine. À force, le thé avait jauni l'ébréchure de la grande tasse. Mohsen évitait de poser les lèvres à cet endroit. Le thé fini, il lava dans l'évier sa tasse et la plaça à l'intérieur de la commode de Reza, près de son bric-à-brac. Puis il arrangea ses vêtements et attendit les taxis habituels pour se rendre sur la première parcelle... Le premier mort. La buée de sa bouche s'intensifia. Il pensa que l'air

du cimetière était plus pur que celui du centre-ville. Une foule se tenait devant la salle de purification mortuaire. D'expérience, les morts étaient plus nombreux les samedis. On gardait souvent les trépassés du vendredi dans la morgue pour les enterrer tranquillement le samedi. Les funérailles le premier jour de la semaine, le samedi, semblaient meilleures. Le déroulement était le même. Les femmes pleuraient. Les hommes fumaient, les jeunes hommes criaient, et les jeunes femmes laissaient échapper une mèche de leurs cheveux colorés. Peu de gens portaient une cravate. Les femmes qui fumaient étaient rares. Les préposés aux morts circulaient. Mohsen se réjouit de toute cette vie... Il attendait impatiemment l'après-midi pour rentrer en métro et espérer le lendemain : le dimanche, le jour de l'université. Il était vivant, sa mère debout, Beyrouth bien en place et l'université de Téhéran inébranlable, attendant sa venue. Quelqu'un le bouscula.

« Tu es aveugle ?

— Pardon.

— Tu es vraiment aveugle. Tu ne vois pas qu'on est en deuil ?

— Que Dieu le bénisse. »

Des jeunes tirèrent en arrière le garçon qui s'apprêtait à frapper Mohsen. Il venait de perdre son camarade, mort au sauna... Mohsen s'était rendu une seule fois au sauna. Du côté du parc de Fadak. Ça faisait peur. C'était chaud. Le docteur avait prescrit le sauna à son père qui souffrait le martyr à cause de ses

douleurs dans les os. Une connaissance du cimetière leur avait facilité l'accès au sauna de Fadak sans frais, gratos. Après avoir enlevé leurs vêtements, ils avaient eu d'abord honte l'un de l'autre. Le corps du père était couvert de taches : torse rabougri avec des poils blancs, dos courbé, cuisses maigres et peau flasque. Sur son bras, un tatouage flétri que Mohsen connaissait et dont l'origine remontait, selon la mère, aux activités politiques du père pendant la Révolution. Il distribuait des tracts à Ebn Babouyeh et par amour pour le penseur Shariati, il avait inscrit sur son bras : « Aimer est au-dessus de l'amour. » À l'âge de vingt-huit ans, ce père, diplômé d'études primaires qui, depuis tout petit lisait le Coran et lavait les tombes, s'était soudain mis à écouter les cassettes du docteur Shariati et à discuter de l'oppression avec sa femme fraîchement épousée. Les morts mêmes n'en revenaient pas. Mais la mère était convaincue qu'une fille était derrière tout ça, qu'un malingre tel que le père ne pouvait pas comprendre ces choses... Le père n'avait jamais parlé à son fils de Shariati, ni de la Révolution et ni de la récitation gratuite du Coran sur les tombeaux des martyrs... Le père l'éloignait toujours des sépulcres qui sentaient la politique. Il vit son père tout nu, remarqua les lettres effacées de la citation de Shariati et réalisa à quel point le vieil homme était misérable en tout. Il voulut l'êtreindre, mais le père avait demandé : « Qu'est-ce qu'il faut faire, mon fils ? »

Le sauna vapeur essouffla, tout d'abord, le père. Puis ils investirent le sauna sec qui était plein d'hommes

nus, assis d'un bout à l'autre et où, par espièglerie, les jeunes aspergeaient d'eau le grand four tout chaud. Subitement, son père se leva pour sortir. Poussant vainement la porte, il cria : « Ô mon Dieu, j'ai joué au con. » Mohsen parvint à libérer son père effrayé, à lui mouiller la tête, le visage et à l'habiller. Plus jamais ils ne se rendirent là-bas. Six mois après l'épisode du sauna, comparé à l'enfer par le père, celui-ci mourut de crise cardiaque et alla à la rencontre de Dieu. Pas une seule fois il n'apparut dans le rêve de quelqu'un.

Mohsen évita la bagarre. Il avait déjà rencontré des gens qui pour se venger d'un décès voulaient lui donner des coups sur la tête. Tellement il était frêle et seul. Il n'y prêta pas attention. Le soleil de Beyrouth transforme la pierre en corail. Et Mohsen craquait pour les falafels et pour Mahmoud Darwich. Il lisait mieux que quiconque la Syrienne Ghada al-Samman. Ses textes le faisaient pleurer et il se démenait pour trouver une fille dont il tomberait amoureux. Une ou deux fois, il essaya même de raconter sa vie très XIX^e parmi le cercle des amis de l'université, dans l'espoir d'apitoyer les filles et de conquérir une femme de chair, de sang, de peau, de cheveux, une qui n'habite pas son imaginaire nuit après nuit... De nouveau, il pensa à ses chaussettes humides, au fait qu'il avait oublié d'enlever ses chaussures dans les vestiaires pour s'assurer que ses chaussettes étaient propres et dépourvues de sang. Il appuya ses chaussures sur l'asphalte à gros grains de l'avenue, le long du bâtiment de la toilette mortuaire. L'asphalte sentait le bitume et son

aspect noir semblait frais et vierge. Il aperçut les taxis jaunes qui se dirigeaient vers les parcelles 130 à 150. Il accéléra le pas sur l'asphalte tout neuf... Le bitume frais.

Assis sur un banc devant le bâtiment de la toilette mortuaire, les deux esprits s'ennuyaient. L'esprit maléfique et pustuleux avait proposé de suivre Mohsen, ce jeune écerelé qui avait traversé l'eau et le sang, sans filmer cette scène apocalyptique comme tous les autres. Il dit à l'esprit du poète épris de liberté : « Le métro c'est quelque chose, non ! Ça ressemble à la mort. Bordel, c'est un tunnel.

— Moi, je n'ai pas vu de tunnel. Dès que j'ai voulu me ressaisir, mon cadavre était allongé sur le trottoir. Et tout ce sang versé.

— Tu te rappelles encore ? Il y a quatre-vingt-dix ans. Laisse tomber.

— C'était dur, très dur.

— C'est fini maintenant. Regarde tous les esprits qui nous entourent. Tous ces morts. Ça fait longtemps que je n'étais pas venu de ce côté.

— Toi, tu es satisfait de ta mort. En fait, quel âge as-tu ? Qui es-tu ? »

L'esprit maléfique et pustuleux respira profondément et, comme les milliers d'autres fois où on lui avait posé cette question, il ne dit rien. Il fixa une fillette de trois ans dont la mère s'était jetée du cinquième étage. Hébétée, la petite, habillée de noir, était assise sur un banc en métal et avalait des pastilles aux fruits. L'esprit maléfique et pustuleux tourna la

tête dans l'espoir de voir la mère. Elle n'y était pas. Subitement le ciel s'était vidé. Quelque chose le préoccupa et il pensa à sa propre mort. Il paraissait tourmenté.

Il déposa son épée et installa le Croissant de Saladin, l'emblème de l'islam, sur le Dôme du Rocher. Il avait démonté la croix. À ses pieds : Jérusalem. Il cria de toutes ses forces : « *Allah akbar...* »

Saladin l'Ayyoubide regarda le Dôme et leva la main en signe de silence. Les détenus chrétiens étaient enchaînés et agenouillés. Femmes et enfants en larmes. L'homme cria encore : « *Allah akbar...* Saladin, le solitaire de Dieu... Saladin, le conquérant de Jérusalem... Saladin, le glaive de l'islam... » Il regarda Saladin. De loin, il voyait ses yeux. Il souffrait des côtes. Un vent froid soufflait. D'une main, il tenait les deux morceaux de la croix et de l'autre le Croissant de l'islam. Le vent secouait sa frange trempée de sueur. Il était vivant. Jérusalem à ses pieds. Du Dôme du Rocher, il regardait Saladin descendre de cheval. Il prononça à très haute voix la sourate « Entrez-y en paix et en sécurité... » Saladin l'entendit. Il écarta sa tunique noire : « *Allah akbar, Jérusalem est à nous.* »

Jusqu'à là tout allait bien. Il était victorieux... Un mystérieux soldat de l'armée de Saladin, originaire de la lointaine province du Khorasan, dans l'attente des trésors et des palais du paradis. Il avait combattu des mois entiers. Il portait maintes blessures au corps et

un énorme grain de beauté sur la joue. Il tuait cruellement les infidèles. Sa hache était lourde et lente. Son nom seul suffisait à effrayer les juifs et les chrétiens. Ils l'appelaient « le sang ». Il coupait les têtes et arrachait les mains. L'amour de la guerre l'avait rapproché de Saladin. Violent... Un jour, le sultan lui avait dit ne pas voir en lui la foi, mais la soif de tuer. L'homme du Khorasan considéra ceci comme un compliment.

Il parvint au portail du Dôme du Rocher et se heurta à trois croisés en position défensive. Il les attaqua tout seul. Des têtes tombèrent. Il mit ses pieds dans le sang. Ses bottes caucasiennes baignaient dans le sang et il était victorieux. Il retira le casque trempé. Une vapeur s'en dégagait. Plus loin, tombait une dernière forteresse.

Lorsqu'il arriva en haut du Dôme, il remarqua l'empreinte de ses pas ensanglantés, asséchés par le soleil. Il écarta les bras et cria. Le saint Rocher... Une haute croix y était plantée. Il leva la hache et frappa. Trois coups suffirent à scinder la croix en deux. Il hurla et envoya une corde pour tirer le Croissant vers le haut, évitant une ou deux flèches des croisés. Il devait y laisser une trace. Mais Saladin apparut. À cheval, entouré de ses généraux couverts de poussière. Le rang des prisonniers s'avança de l'autre côté et subitement le monde se transforma en jour de résurrection...

L'esprit maléfique et pustuleux ne dit rien. Il regarda ses mains et la fillette. Puis, il rit. Elle l'aperçut distinctement et se crispa. Il voulut crier : « Petite,

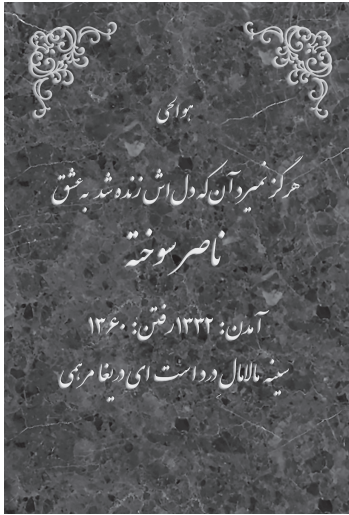
c'est moi le conquérant du Dôme du Rocher. » Mais il trouva que c'était inopportun et ne pensa plus à Jérusalem. Il dit à l'esprit du poète épris de liberté : « Je suis aussi une créature de Dieu. Quelle différence ? Pourquoi tu te plains ? Viens prier sur le fait que... » Et il oublia l'enjeu.

L'esprit du poète épris de liberté lui demanda : « Ton corps ne te manque pas ? Tu as dû être enterré quelque part. Comment peut-on être aussi insensible ? »

Absorbé par la fillette, l'esprit maléfique et pustuleux lança : « Sale fouineur gâté... » Il revint à ses besognes et personne ne remarqua qu'il pensait à sa mort, à son corps – démembré et solitaire – sous le soleil du portail Est de Jérusalem. Il s'attrista.

Sur les bus jaunes alentour était inscrit : « Jérusalem est à nous. » Mohsen Meftah se dirigea vers la station de taxis. Il était en retard à cause de l'eau et du sang de l'avenue verdoyante. Il semblait un peu énervé. Pendant un moment, il se dit qu'il s'occuperait d'abord des tombes des cinq frères, puis des autres. Pas d'importance. La parcelle 160 était près et il pouvait commencer la semaine avec eux. Pourquoi les laisser pour la fin. Aucune réponse. Il changea de direction. D'un pas déterminé, il se rendit vers une Pride qui desservait les parcelles 150 à 180. Il ouvrit la portière avant et prit place. Décidément, ce samedi matin ne ressemblait pas aux autres. Tout paraissait différent. Mohsen Meftah se sentait épié. Il maudit le diable. La Pride démarra et Mohsen rêva de Beyrouth.

Non. Il commença à réciter la sourate *al-Hamd* pour tous les morts de l'islam. Il contemplait la solitude des tombes qui défilaient sous ses yeux. Dix minutes plus tard, il se trouvait au niveau des tombeaux des cinq frères. Cinq pierres noires de qualité. Toutes les cinq venaient d'être changées. L'écriture était la même. Au-dessus des tombes se trouvait un panneau : « Ici reposent cinq frères. Égayez-les avec une prière et bénissez le Prophète ainsi que ses descendants. » Il se dirigea vers la première tombe. Nasser Soukhteh.



Dieu, le Vivant

*Jamais ne mourra celui
dont le cœur
trouva la vie par l'amour*

Nasser Soukhteh

Arrivée : 1953 Départ : 1981

*Ma poitrine est toute douleur,
ah, hélas !
Un onguent*

Le regard perdu au loin, il récita la prière des morts. Il sortit le tapis de son petit sac et saisit la bouteille d'eau minérale qu'il avait remplie dans la salle de purification. Puis il examina de près le robinet d'eau : une offrande de la mère des cinq frères aux assoiffés.

Il avait oublié d'acheter de l'eau de rose. Ça l'énerva. Mais il se rappela que le service des frères n'exigeait pas de l'eau de rose mais des fleurs. Le kiosque du vieux fleuriste grognon se trouvait de l'autre côté de l'avenue. Il étendit le tapis qu'il immobilisa, près de la tombe de Nasser, avec une brique. Au kiosque à fleurs, il acheta dix tiges de roses ordinaires avec un reçu. Le vieil homme illettré détestait donner des factures... Il dit à Mohsen : « La semaine qui commence par toi est foutue. *Khalass*. Que fais-tu là si tôt le matin ? D'habitude tu viens vers midi !

— *Salam aleik*, cher *Haji*, c'est Dieu qui a voulu que je vous voie ce matin. » Il savait que le vieux adorait se faire appeler « cher *Haji* », attestant de son pèlerinage à La Mecque.

« Dix roses rouges ?

— Oui.

— Faudrait pas le dire. Mais dès que tu pars, ces bâtards viennent enlever les fleurs des tombes. Si au moins tu les effeuillais.

— C'est une commande, *Haji*. Moi, je cherche un gain licite. Tu te charges, toi, de la culpabilité ?

— Je devais le dire. Sinon, je fais mon commerce. Je te l'ai dit pour ne pas être ton débiteur. C'est toi qui décides. »

Mohsen Meftah retira dix mille toman de sa poche latérale. Deux billets de cinq mille dont un taché d'encre. Le vieux n'y prêta pas attention. De nouveau, grincheux. Essoufflé, il plaçait les caisses d'eau de rose devant le kiosque, qui n'était pas idéalement situé,

mais qui marchait bien. Il emballa les fleurs dans le journal *Hamshabri*. L'humidité des roses effaça les publicités pour des voyages au Pattaya et en Anatolie. Mohsen, en sueur, arriva aux tombeaux. Il reprit son souffle et saisit son téléphone. Il était plus de 9 h 30. Déjà du retard. Il aspira l'air, ouvrit la bouteille et, lentement, il commença à laver le tombeau de Nasser.

L'eau ruissela de « Vivant » à « Départ ». Il nettoya les interstices entre chaque lettre, rinça le reste de la pierre, et commença sa récitation d'*al-Hamd* pour transmettre les paroles à l'intérieur. Après, venait *al-Fath*. Ces sourates n'étaient pas destinées aux morts, mais la mère des Soukhteh les avait exigées et il n'était pas homme à s'en mêler. Il s'agenouilla sur le tapis, à côté de la tombe mouillée. Comme son père, il cogna l'index sur la pierre trempée et récita à haute voix : « Pour l'âme de Nasser Soukhteh, le fils de Karim. “En vérité, nous t'avons accordé une victoire éclatante, afin qu'Allah te pardonne tes péchés, passés et futurs, qu'Il parachève sur toi Son bienfait et te guide sur une voie droite.” » Et il cogna la pierre.